

— Mon père vous prie de revenir demain. Je préparerai pour vous, sous sa dictée bien sûr, un petit questionnaire... oui, c'est lui qui veut poser les questions... oh! vous en tirerez tout de même un bon article.

Sur le seuil s'attardèrent-ils si longtemps que le vieillard put crier sa détresse sénile et puérite :

— Mela, tu me laisses tout seul!

Lionel se souvint seulement de la musique d'une voix plus tendre qu'une voix enfantine quand Mela, sans qu'il eût rien dit de lui-même, lui demanda :

— Et où cela avez-vous été blessé?

Il ne s'était pourtant appuyé qu'à la dérobée, comme d'une main distraite, sur sa canne à bout de caoutchouc pour aborder l'escalier tapissé de moisissures, aux âcres odeurs de lichens et pleins de tous les pièges mouvants de l'ombre.

Une autre fois, Mela mit sa tête au creux des mains du Français pour sangloter ces mots :

— Je ne peux pas le quitter, pas une seule nuit.

La fois qui suivit, Mela feignit de reconduire Lionel qui coucha dans sa chambre.

Et un matin, à l'aube, entra dans la chambre, où ils étaient nus, Moriss Breitensträter, qui portait sur un corps d'athlète un uniforme feldgraü à galons de sous-officier et que coiffait une casquette bleue de yachtman. Moriss Breitensträter, dont les habits étaient déchirés tout du long, portait au cou un pansement frais, tout blanc, et on ne pouvait pas ne pas fixer ces linges blancs et secs sans le sentiment qu'on allait les voir d'un seul coup devenir humides et rouges.

Mela se couvrit la poitrine d'un jupon blanc. Lionel ne fit pas un geste. Sur la carpeite figurant une chasse au cerf en Franconie, mais montrant la corde, Moriss Breitensträter jeta son pistolet automatique.

— Le père... murmura Mela.